

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par

E. D. FORGUES

RELATION DU COMTE.

(Suite)

J'ai maintenant à déclarer, de toutes les forces de ma conviction, que le seul côté faible de ma combinaison n'aurait jamais été découvert, si l'on n'eût d'abord pénétré le seul côté faible de mon cœur. Lorsque Marian fit évader sa sœur, la fatale admiration que cette femme énergique m'inspirait m'empêcha seule de parer ce coup funeste à mes intérêts.

Me fiant à l'anéantissement complet de l'identité de lady Glyde, je hasardai ce péril évident. Je me disais que si Marian et M. Hartright tentaient d'affirmer cette identité perdue, ils s'exposeraient à passer publiquement pour les souteneurs d'une fraude palpable. En butte, dès lors, au discrédit et à la méfiance, ils perdaient tout pouvoir de compromettre mes intérêts ou le secret de sir Percival. Je commettais une erreur grave en me fiant ainsi à un aveugle calcul de probabilités. J'en commis une autre quand Percival eut expié d'une manière si tragique son obstination et sa violence, en sauvant encore lady Glyde que, d'un signe, j'aurais fait rentrer à l'hospice, et en laissant à M. Hartright une seconde occasion de m'échapper. Bref, dans cette crise importante, Fosco se trahit lui-même. Faute déplorable, en désaccord complet avec sa nature ! Cherchez-en la cause dans mon

cœur ! — Cherchez-la dans l'image de Marian Halcombe, cette première et dernière faiblesse à noter dans la vie de Fosco.

C'est à l'âge de soixante ans que je fais cet aveu, sans pareil dans l'histoire des hommes. Jeunes gens ! j'en appelle à votre sympathie, jeunes filles ! je réclame de vous quelques pleurs.

Encore un mot, et l'attention du lecteur (cette attention palpitante que j'ai su concentrer sur moi) sera délivrée de l'obsession à laquelle je l'ai soumise.

Ma pénétration intellectuelle m'avertit qu'ici, trois questions seront posées inévitablement par les personnes douées d'un esprit curieux. Je vais les mentionner : je vais y répondre :

Première question. Quel est le secret de ce dévouement absolu avec lequel madame Fosco se consacre à la réalisation de mes vœux les plus téméraires, à l'accomplissement de mes plus profondes combinaisons ? A ceci, je pourrais fort bien répondre en m'en référant à mon propre caractère, en demandant à mon tour : Où donc trouverez-vous dans les annales du monde, un homme de ma classe qui n'ait derrière lui une femme s'immolant elle-même sur l'autel de la vie de cet homme ?

Mais je me rappelle que j'écris en Angleterre ; je me rappelle qu'en Angleterre j'ai pris femme, et je demanderai si, dans ce pays, les obligations conjugales de l'épouse lui laissent le droit d'examiner, de juger les principes d'un époux ? Non, certainement. Elle lui doit sans réserve, tout amour, tout respect, toute obéissance. C'est très-exactement ce que ma femme a pratiqué.

Je me pose ici sur le piédestal de la morale suprême ; et j'affirme, placé à cette hauteur, quel a rempli avec zèle tous les devoirs à elle imposés par l'hymen. Voix calomnieuses, taisez-vous ! Femmes d'Angleterre, je réclame votre sympathie pour madame Fosco !

Question seconde. Si Anne Catherick n'était pas morte à l'époque où elle mourut, qu'aurais-je pu faire ? En ce cas, j'aurais aidé la nature épuisée à trouver un repos permanent. J'aurais ouvert les portes de cette prison qu'on appelle la vie, et procuré à la captive (incurablement frappée dans son esprit et dans son corps) une heureuse délivrance.

Troisième question. En soumettant à une révision équitable et calme toutes les circonstances que l'on connaît, ma conduite a-t-elle encouru quelque blâme sérieux ? — Non, répondrai-je avec toute l'emphase de la conviction la plus légitime. N'ai-je pas évité avec soin de commettre aucun de ces crimes qu'on hait à bon droit, parce qu'ils sont inutiles ?

Avec mes vastes connaissances chimiques, rien de plus facile à moi que d'ôter la vie à lady Glyde au prix de sacrifices personnels immenses : j'ai voulu suivre les inspirations de ma loyauté, de mon humanité, — c'étaient aussi celles de ma prudence, — et, au lieu de lui ôter la vie je me suis borné à lui ôter son individualité.

Qu'on me juge sur ce que j'aurais pu faire. Combien alors, par comparaison je vais paraître innocent, et combien de vertus se manifestent, — indirectement il est vrai, — dans ce que j'ai réellement fait.

J'annonçais, en la commençant, que cette Relation serait un document remarquable. Elle a tout à fait répondu à mon attente. Bon accueil à ces lignes ferventes, — mon dernier legs au pays que je quitte pour jamais ! Elles sont bien dignes de la circonstance, et dignes aussi de

FOSCO.

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER HARTRIGHT.

I

Quand j'achevai le dernier des feuillets écrits par le comte, la demi-heure pendant laquelle j'avais promis de rester à Forest Road était écoulée depuis quelques minutes déjà. M. Rubelle regarda sa montre, et m'adressa un profond salut. Je me levai tout aussitôt, laissant cet agent en possession de la maison déserte.

Jamais je ne l'ai revu, depuis lors ; jamais je n'ai entendu parler de lui, ni de sa femme. Pour venir ramper sur notre terre, ils étaient sortis de ces obscurs sentiers qu'habitent la trahison et l'ignominie ; — ils y retournèrent en rampant, et s'y perdirent à jamais dans les ténèbres.

Un quart d'heure après avoir quitté Forest Road, j'étais rentré à la maison.

Il ne me fallut pas beaucoup de paroles pour expliquer à Marian et à Laura l'issue de ma tentative désespérée, et quel événement prochain devait venir modifier nos trois existences. Je remis à une heure plus avancée du jour les détails que j'avais encore à leur donner, et je me hâtai de retourner à Saint John's Wood, afin d'interroger la personne chez qui le comte Fosco avait loué la voiture de remise avec laquelle il était allé à la station pour chercher Laura.

L'adresse qu'il m'avait donné me conduisit à un établissement de location situé à un quart de mille de Forest Road. Le propriétaire se trouva être un homme parfaitement honnête et courtois.

Lorsque je lui expliquai qu'une importante affaire de famille me forçait à lui demander d'examiner ses livres, afin d'établir une date que pouvait me fournir exactement l'authentique détail de ses affaires quotidiennes, il ne m'opposa aucune sorte d'objections. Le registre fut produit ; et là, sous la date du juillet 1850, la commande avait été inscrite en ces termes :